HAL open science

“ Traces ambiantales ” de l’ancienne Hara de la médina de Tunis. Manifestation, persistance et devenir d’un ressenti

Hind Karoui, Fatma Ben Fraj

To cite this version:

Hind Karoui, Fatma Ben Fraj. “ Traces ambiantales ” de l’ancienne Hara de la médina de Tunis. Manifestation, persistance et devenir d’un ressenti. Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. Septembre 2016, Volos, Greece, Sep 2016, Volos, Grèce. p. 909 - 914. hal-01409185

HAL Id: hal-01409185

https://hal.science/hal-01409185

Submitted on 12 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Traces ambiantales » de l'ancienne *Hara* de la médina de Tunis

Manifestation, persistance et devenir d'un ressenti

Hind KAROUI[1], Fatma BEN FRAJ[2]

1. ERA-Ed.SIA, École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis, Tunisie, hind_ktn@yahoo.it
2. ERA-Ed.SIA, École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis, Tunisie, fatma.ben.fraj@gmail.com

Abstract. *Our study is an attempt to contextualise a former reality, which has been forgotten, that of the Jewish quarter of the Medina of Tunis, and houses of wealthy citizens who were there. Going beyond a simple restoring of a 'zeitgeist', we questioned the ambiantal potential of the place, as well as the 'inhabitants sensitivities' (Morel-Brochet, 2012, p. 86), through three successive periods: 1. eighteenth and nineteenth centuries, 2. French Protectorate, 3. from independence until our days. In order to achieve this, we will have recourse to autobiographical stories of Tunisian-Jewish authors, direct observations supported by interviews with some current residents.*

Keywords: 'ambiantal marks', memory, poverty, sensitivities

Introduction

La présente contribution vise à examiner *les traces de l'*un des quartiers les plus anciens de Tunis, situé au Nord-Ouest de la médina, la *Hara*, où se côtoyaient, tout le long des XVIIIe et XIXe siècles, d'importantes demeures ayant appartenu à de riches commerçants et dignitaires, et des maisons ordinaires pour les marchands et les petits négociants tunisiens juifs.

Après l'entrée en vigueur du Pacte fondamental de 1857 qui a donné droit aux juifs, toutes nationalités confondues, de posséder des biens et de s'installer hors de la *Hara*, le quartier connaîtra un étalement vers celui des Jerbiens, situé plus au Nord. Les anciennes maisons délaissées par la population musulmane, y seront restaurées et occupées par plusieurs familles juives (Sebag, 1959, p. 17). C'est là également que « la plus riche demeure de la *Hara »* (Revault, 1971, p. 391) allait être construite vers 1860, par le trésorier Nessim Scemama, de confession juive.

Cependant, vers la fin du XIXe siècle, les riches citadins, surtout ceux d'origine livournaise, allaient de plus en plus choisir de quitter la médina, vers d'autres endroits jugés sains, plaisants et commodes, comme la ville européenne, La Goulette et La Marsa (Sebag, 1959, p. 19). Le devenir du quartier était intimement marqué par ces départs. Les anciennes demeures s'étaient progressivement reconverties en des maisons communes louées à la pièce (dites *oukala [s])* où s'entassaient des familles nombreuses, juives d'abord et musulmanes ensuite, qui étaient dans

l'incapacité économique de les entretenir. La *Hara* devenait au fil du temps, un lieu surdensifié, appauvri et insalubre.
Notre réflexion au sujet de la persistance des différents « modes d'être » dans l'ancien quartier en général, et au sein des demeures juives en particulier, sera menée en trois temps. En premier lieu, nous allons restituer l'état originel des grandes demeures et dégager leur potentiel architectural et ambiantal. En deuxième lieu, nous allons présenter le quartier dans les années 30, caractérisé par la pauvreté de la population qui y réside. En troisième lieu, nous allons prendre les exemples d'une ancienne demeure juive ainsi que d'une école de la vieille *Hara*, transformées aujourd'hui en *oukala (s)*, pour évaluer les répercussions du mode d'habiter de leurs occupants, sur la qualité ambiantale.

Les grandes demeures du quartier juif aux XVIIIe-XIXe siècles

D'importantes demeures des riches familles juives ont été construites aux XVIIIe et XIXe siècles. L'historien et spécialiste de l'architecture domestique traditionnelle, Jacques Revault, en recense cinq (Revault, 1971, pp. 388-395). Elles s'élevaient sur deux étages, à l'image de celles des grands dignitaires du pays. La demeure du Directeur général des finances, caïd Chloumou Scemama (1784-1800, rue Ettoumi), en était le prototype.
La disposition des appartements privés et des salles de réception se faisait autour d'un patio entouré de colonnades. Pour donner plus de magnificence au logis, ils ajoutaient au-dessus des étables, un étage des hôtes à entrée indépendante, où les pièces d'apparat étaient distribuées autour d'une cour, protégée parfois par un lanterneau vitré. L'ouverture du côté de la rue, se faisait par le biais de fenêtres plates ou en encorbellement, munies de grilles en bois ajouré et de persiennes.
L'édification d'une salle de repos au niveau des terrasses (*kushk*) était également un signe de richesse et de distinction. Nous la retrouvons, par exemple, dans la demeure de la rue Mechnaqa de Nessim Scemama (1805-1873). De par sa position sociale et ses fonctions officielles auprès du ministre Mustapha Khaznadar, le caïd disposait d'un *kushk* entouré de fenêtres barreaudées sur les côtés. C'était un espace agréable à vivre, bien éclairé et ensoleillé, profitant d'une bonne circulation de l'air. De là-haut, le maître pouvait regarder « les bas quartiers [...] envahis par une misère séculaire à laquelle il a réussi à échapper » (Revault, 1971, p. 394).
Entre prospérité et misère, se révèle le paradoxe du lieu. D'une part, la zone limitrophe de la *Hara* où se dressaient les grandes demeures protégées par des « murs, hauts comme des forteresses » (Fig. 1), et d'autre part, le centre reconnu pour être le plus misérable des quartiers de la médina.
Ibn Abi Dhiâf (1804-1874) mentionne dans sa chronique, que la grande épidémie de choléra de 1849-50, apparue d'abord dans les montagnes de la Rebga, dans la région de Béja où elle fit de nombreuses victimes, avait durement frappé là, dans le quartier juif où les ravages en vies humaines furent très grands (Abi Dhiâf, 1965, p. 128, 131-32). À la fin du XIXe siècle, famine et épidémies ont continué de fragiliser la situation hygiénique et sanitaire de la *Hara*, comme l'attestent les notes élaborées par les médecins européens, membres du conseil sanitaire du bey, A. Lumbroso (1850-60), G. Ferrini (1851, 1860-68), G. Castelnuovo (1865) et Mascara (1873) (Speziale, 1997, p. 252, 267).

Figure 7. Dar Scemama (rue Mechnaqa).
©ASM 1977, Fatma Ben Fraj 2016

La *Hara* des années 30 : traces et « images-souvenirs » d'un quartier en détresse

D'importantes sources littéraires ont raconté la vie dans la *Hara*, et ont en décrit la décadence progressive, tant du point de vue urbanistique qu'architectural. Raphaël Levy (1929, 1931), Albert Memmi (1953) et Nina Moati (1983), *pour ne citer qu'eux,* ont connu de près cette réalité, et ont su en reconstituer l'ambiance tout en traduisant les souffrances de ceux qui y ont habité.

Qualité de vie dans la maison et image du quartier

Dans un des passages de son récit, Albert Memmi se souvient des moments de son enfance passés dans une *oukala* sise à l'impasse Tarfoune, composée de deux chambres et d'une courette à ciel ouvert. Sur les terrasses, deux pièces que les femmes utilisaient comme buanderie. L'auteur évoque les fortes odeurs notamment celles agréables du café, et le bruit incessant des voisins. Il se rappelle également des moments de mal-être profond, vécus dans la cour, où ses parents et lui « gelaient l'hiver et cuisaient l'été » (Memmi, pp. 19-21).

Étant desservies par des ruelles « étroites et sombres », bruyantes, « puantes », « sordides », « encombrées et sales », ces « misérables *oukalas* » (Moati) situées dans la partie basse du quartier, étaient un amas de ruines et de taudis « sans air », « rongés d'humidité », « veufs de soleil et de joie », prenant jour sur un vaste patio qui dispensait une « lumière crue » (Levy). « Quartier de cauchemar » (Moati), l'ambiance y était « alourdie de l'odeur fétide des boucheries, des détritus amoncelés, des poissons et des rats morts » (Moati, Memmi, Levy). Des égouts se dégagait un « parfum indicible » de « l'eau fangeuse » et « nauséabonde » (Levy).

À travers une lecture croisée des textes consultés, nous avons voulu dresser une sorte de « symptomatologie des ambiances » (Labussière, 2005), telles qu'elles étaient exprimées et ressenties par les auteurs.

Les images révélées témoignent de l'état du quartier avant les premiers travaux de démolition entamés entre 1933 et 1939. Une fois délogées, les familles ont été recasées dans trois nouveaux immeubles construits le long de la rue Dr Cassar.

Nous devons mentionner qu'après l'indépendance, vers 1961, l'État a poursuivi l'opération de démolition des maisons délabrées. Il faudra attendre dix ans encore, pour voir le quartier renaître, et ce dans le cadre d'un projet plus vaste de rénovation urbaine, appelé « Hafsia ». Ce projet est réalisé par l'ASM (Association de Sauvegarde de la Médina), en deux tranches (1972-77 ; 1981-92). Il englobe la construction de nouvelles unités d'habitation, dans le respect de la typologie de l'habitat traditionnel et de la morphologie des rues préexistantes (Akrout, 2002, p. 275).

Mode d'habiter et qualité ambiantale

Dans le but de caractériser le devenir du potentiel ambiantal propre à la demeure, nous allons nous pencher sur le mode d'habiter de ceux qui y vivent aujourd'hui. L'observation directe des réaménagements apportés au logis va nous permettre de comprendre l'expérience spatiale vécue. Nous avons enrichi notre investigation par un entretien mené auprès d'une personne native du quartier, afin de mieux saisir la part émotionnelle vis-à-vis de son lieu d'habitation (Ferchichi, 2013, pp. 91-92).

Demeure « oukalisée »

Parmi les cinq propriétés de la communauté juive décrites par Jacques Revault, seules les deux demeures des Scemama ont été conservées (Tab. 1). Alors que celle de la rue Mechnaqa est réhabilitée et reconvertie en hôtel, dans le cadre du projet « Oukala » (1992-2007), qui vise la conservation du « patrimoine immobilier » de la médina (Akrout, 2002, p. 277), celle de la rue Ettoumi, « oukalisée » depuis les années 30 où logeaient plusieurs familles juives (Revault, 1971, p. 388), n'a bénéficié que d'une restauration partielle (projet Hafsia, 2ème tranche).

	Emplacement	*Demeure*	*État actuel*
1	Rue Ettoumi (Sud-Ouest)	Dar Chloumou Scemama (Fig. 2)	Habitée par plusieurs familles.
2		Dar Sallem Bouzid (Fig. 2)	Démolie, remplacée par un immeuble (projet Oukala).
3	Rue Achour (Ouest)	Dar Rebbi Isaac (Fig. 3)	Démolie en 1968.
4	Rue du Tailleur (Est)	Dar Douali	Démolie, remplacée par une maison nouvelle (projet Hafsia).
5	Rue Mechnaqa (Nord)	Dar Nessim Scemama (Fig. 1)	Reconvertie en école de filles (avant 1956), et en hôtel (mis en vente 2016)

Table 1. Le devenir des demeures juives inventoriées par J. Revault

Figure 8. Dar Scemama (rue Ettoumi). © Fatma Ben Fraj 2016

Les habitants actuels du dar Chloumou l'ont divisé pour en faire plusieurs noyaux individuels. Ainsi fragmentée, la demeure conserve son espace à ciel ouvert, source principale d'air et de lumière. Les familles occupant les pièces disposées tout autour l'ont reconvertie en une aire commune de services (cuisine, séchoir, rangement...). Quant aux défoncements dans les murs de pierre, ils sont utilisés pour y déposer des objets divers (ustensiles, pots de plantes, vieux matelas...) (Fig. 2).

Malheureusement, l'accès aux chambres privées nous a été interdit. Aux premier et deuxième étages, certaines chambres sont condamnées à cause de leur détérioration. Seules les pièces donnant sur rue sont habitées. Nous avons constaté ceci grâce au linge suspendu aux fenêtres grillagées.
La réorganisation des espaces par les occupants nous apparaît comme une tentative désespérée et vaine d'appropriation. Nous y relevons, en effet, des signes d'inadéquation entre leurs besoins ordinaires au quotidien et la mauvaise qualité des ambiances vécues : nuisances olfactives, sonores, visuelles et thermiques. Il en résulte une insatisfaction manifeste à l'égard de leur logis qui les pousserait, probablement un jour, à vouloir le quitter.

Évocation d'un temps passé

« Comme vous le constatez, on est très pauvre ici. On se partage cette ancienne école avec 22 familles. D'ici, on n'entend que les cris des voisins [...] L'an dernier, on a refusé des appartements à Douar Hicher que les autorités nous ont fournis. Bien que vivant dans des conditions difficiles, je ne quitterai jamais le quartier ». La désolation apparaît dans les propos de cette femme musulmane (née en 1967). L'école de l'Alliance de la Hafsia qu'elle occupe aujourd'hui a été construite vers 1910 par l'architecte Raymond Valensi (1847-1942) (Fig. 3). Malgré les potentialités originelles du lieu, observées aussi bien dans la disposition des pièces autour d'une vaste cour entourée de galeries à deux niveaux, que dans l'aménagement de plusieurs ouvertures sur rue, le mal-être est bien là.
En se souvenant de son enfance passée à la rue de l'Agha, où musulmans et juifs vivaient ensemble, elle évoque en ces termes, les moments de fêtes vécus par les familles, les proches et les convives : « [..] la rue se transformait alors en un espace clos, privé et couvert au moyen de bâches, afin de maintenir la fraîcheur et de se protéger des rayons du soleil le jour. Nous voulions aussi filtrer le bruit pour ne pas déranger les voisins ». Quant à la situation actuelle, elle regrette que de telles manifestations de joie célébrées dans la rue, soient interdites par les autorités.

Figure 9. École juive de la Hafsia entre passé et présent.
© ASM 1977, www.harissa.com, Nesrine Ferchichi 2013

Conclusion

Passant d'une période à l'autre, la *Hara* de Tunis a subi de profondes mutations. À la fin du XIXe siècle, le départ des livournais vers la ville européenne, a marqué le début d'une phase de déclin du quartier, que les auteurs juifs ont bien su raconter. Plus tard, les interventions urbanistiques des autorités françaises et locales, pour remettre à neuf le quartier, ont mené à la démolition d'une bonne partie, épargnant quelques rues périphériques. Nous y trouvons aujourd'hui, des bâtisses rénovées (rue du Tailleur), abandonnées (rue Mechnaqa), délabrées (rue Achour, rue Ettoumi,

rue Hafsia). Ayant voulu axer notre étude sur ce qui a pu subsister du potentiel des anciennes constructions juives, nous nous sommes penchée sur la caractérisation du cadre de vie, offert aujourd'hui par dar Chloumou Scemama et l'école de l'Alliance juive, suite à leurs transformations en habitats collectifs pour les plus démunis. L'insalubrité, l'encombrement, l'absence d'entretien et le dénuement rappellent les conditions de vie indécente que les anciennes familles juives avaient connues, bien avant, dans la *Hara*. Étrange coïncidence, l'école avait déjà subi la même dégradation, lorsque des familles de réfugiés, de 1945 à 1948, s'y étaient installées. Son ancien directeur, Vitalis Danon, disait à ce propos : « (L') école de la Hafsia fut le plus beau palais scolaire de Tunis. J'y ai enseigné de 1921 à 1925. Je ne le reconnais plus. [..] (Les réfugiés y vivent) à raison de trois familles par classe, dans une promiscuité dégradante et immorale »[3]. Face à la reproduction de la situation de misère jadis vécue, nous relevons une forme de persistance d'une ambiance négative et d'un ressenti de détresse, partagés par les occupants actuels du quartier. Quel devenir ambiantal pourrons-nous alors espérer pour ces derniers, afin qu'ils jouissent d'une qualité de vie meilleure ?

Remerciements

Merci à Nesrine Ferchichi pour nous avoir permis d'utiliser les résultats de l'enquête menée dans le cadre de son mastère de recherche, co-encadré par nous.

Références

Abi Dhiâf I. (1965), *Ithâf ahl al-zamân*... [en arabe], Vol. 4, Tunis, Nachr kitébèt.

Akrout-Yaïche S. (2002), Le rôle des acteurs locaux dans la gestion urbaine, *Revue internationale des sciences sociales,* 172, pp. 273-278.

Ferchichi N. (2013), *Questions de « trace(s) » des ambiances passées de la médina de Tunis. Le quartier juif*, École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis.

Labussière O. (2009), Eléments pour une symptomatologie des ambiances urbaines, *Articulo-Journal of urban research*. url : http://articulo.revues.org/index1153.html

Levy R (Ryvel). (1929), *La Hara conte*, Paris, Ivrit ; (1931), *L'Enfant de l'Oukala,* Tunis, La Kahena ; (1937), *Les Chants du Ghetto*, Tunis, La Kahena.

Memmi A. (1953), *La statue de sel*, Paris, Corea.

Moati N. (1983), *Les belles de Tunis*, Paris, Seuil.

Morel-Brochet A. (2012), *La fabrique des modes d'habiter*, Paris, L'Harmattan.

Revault J. (1971), *Palais et demeures de Tunis (XVIIIe et XIXe siècles)*, Paris, CNRS.

Sebag P. (1959), *L'évolution d'un Ghetto nord-africain*, Paris, PUF.

Speziale S. (1997), *Oltre la peste : Sanità, popolazione e società in Tunisia e nel Maghreb (XVIIIe-XXe secolo)*, Rome, Pellegrini.

Auteurs

Hind Karoui est maître-assistante, docteure en architecture. Fatma Ben Fraj est doctorante en architecture. Equipe de recherche sur les ambiances, de l'école doctorale « Sciences et ingénierie architecturales » à l'École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis.

1. http://dhfles.revues.org/121?lang=fr#tocto3n1